

## GENTIL CADEAU



Elle. — Devines ce que je t'ai acheté pour ton jour de naissance, Ferdinand ?

Lui. — Quoi ?

Elle. — Un joli petit chapeau pour porter quand j'irai au théâtre avec toi.

## EN TEMPS D'ÉLECTION

De gros sac et de petite noblesse, corpulent et étroit, le baron Frion fut pris de l'envie aiguë d'ajouter à ses titres—baron, officier du Nicham, président de quelques conseils d'administration, membre de plusieurs cercles, mondain, garçon, et gouteux—celui de député.

Sans préparation préalable, une grande soif le prit de faire le bonheur de ses concitoyens.

L'opinion où il se rangea, juste milieu entre le radicalisme et la réaction, entre le libéralisme et le conservatisme, s'harmonisait merveilleusement avec ses goûts en tout, veules et médiocres.

—“Le plus grand malheur qui puisse m'arriver, pensait-il, c'est d'être blackboulé. On n'en meurt pas. Même des gens en vivent et se font des rentes grâce aux petites compensations attribuées aux candidats malheureux. Telle ne saurait être mon intention. Que diable ! d'ailleurs, j'y mettrai ce qu'il faudra. Le petit Malincourt a décroché la timbale pour quinze mille, dans une circonscription infime, il est vrai... n'empêche qu'il l'est.”

Ces logiques constatations amusaient la pensée du baron et le laissaient pantelant d'espoir.

La circonscription qui eut la gloire et la fortune de tenter les efforts du baron, une des plus giboyeuses de France, connaissait bien le candidat. Il y possédait des chasses splendides où débarquaient chaque été, en de larges breaks, Parisiens sans abri et provinciaux sans châteaux.

Le baron pensa que l'annonce de sa candidature ne pouvait qu'être favorablement accueillie par ses paysans. Il disait : “Mes paysans !” comme au grand siècle et les voyait en imagination se ruant aux urnes en rangs serrés pour la plus grande gloriole de leur seigneur et suzerain.

Les proclamations furent commandées à Paris. Le baron s'adressa à un fournisseur de bonne marque, avocat du monde, répandu dans les salons plus qu'au Palais, et conférencier aimable.

Au long de ses affiches, teintées de rose pâle, le postulant affirmait que :

“La France, notre belle France, a besoin d'un gouvernement énergique et doux, d'une liberté absolue mais limitée, d'une paix armée, de réformes lentes, et de progrès stables.—Les lois d'hygiène ne sauraient nous laisser indifférent, ni la question des caisses d'épargne ; l'alcool appelle notre sollicitude.—Gare à la Triple-Alliance !... etc., etc.”

Pour obtenir sûrement la réalisation de ces desiderata, le meilleur moyen était d'élire, à l'unanimité des suffrages, le signataire de ces lignes éloquentes et sages : Baron Frion.

En somme, tout s'annonçait bien.

Un seul point noir : la Préfecture, hostile à la candidature du baron. Mais bougerait-elle, mobiliserait-elle ses agents, ou se tiendrait-elle sur la réserve, neutre et sans instructions précises ?

Une équipe de conférenciers, attachés à la personne du baron, l'accompagnait en tous lieux depuis l'ouverture de la période électorale.

Car une lancinante inquiétude hantait les veilles et les nuits du baron.

Ne pourrait-il éviter de prendre la parole en public ? Si cette éventualité se présentait inéluctable, que se passerait-il ? Le baron n'était pas doué d'éloquence verbale, il le reconnaissait avec la plus spirituelle modestie. Pour demander des cartes au baccara, commander un souper chez Durand, un complet au tailleur, ou prendre des nouvelles de madame une telle, il s'en tirait à peu près, mal, mais il s'en tirait.

Mais se faire écouter d'une assemblée houleuse, ironique, malveillante peut-être, aborder un peu tous les sujets, toucher aux plus hautes questions, parler finances, impôts, bureaux de placement et politique générale, il n'y comptait pas, et des crispations désagréables lui chatouillaient le creux de l'estomac quand il y pensait.

Pour les escarmouches du début de la campagne, l'équipe des conférenciers amenés à gros frais avait suffi ; mais si, un jour, on demandait à entendre le candidat !

Le dernier dimanche avant les élections, on avait organisé pour l'après-midi une réunion publique et contradictoire dans un gros bourg assez distant des propriétés du baron, et où il jouissait de mince influence. Cette bataille-là, décisive sans doute, inquiétait un peu le baron, et, pour s'entraîner, on avait déjeuné somptueusement au château. Les conférenciers étaient gens de grand appétit, et toujours assoiffés ; le baron, malgré l'avis de son médecin qui lui trouvait le sang épais et de fâcheuses tendances à la congestion, possédait un joli coup de fourchette, et lampait à petits coups de grands verres de vieux vins. Le succès de la candidature de l'amphitryon avait été escompté en de nombreux toasts.

Le landau amené au perron, la bande joyeuse roule vers le bourg insidieux. La réunion se tient dans la plus vaste salle de l'auberge principale. On s'installe sur l'estrade, et le baron démêle au fond, tout aux derniers rangs, des têtes glabres qui sentent terriblement leurs agents préfectoraux résolus et disciplinés. Il s'accoude sur la table du bureau ; il attend.

Ses employés ouvrent le feu, ils parlent à merveille ; oh ! les bons alliés ! Avec une miette de leur faconde, le baron serait sauvé... Et leur éloquence gagée se déroule...

Mais voici qu'on murmure tout au fond. Les conférenciers du baron haussent le ton... La clameur couvre leur voix :

—“Candidat ! Candidat !” sur l'air des *Lampions* !

C'est le moment décisif ! L'écueil à tourner !

Le baron, derrière sa table, est dissimulé par l'orateur.

Les voix se font plus impérieuses :

—“Candidat ! Candidat !”

Le conférencier du baron sent qu'on ne peut reculer ; il se retourne vers son patron, pour lui dire de faire le possible et l'impossible, de dégoiser n'importe quoi, avec aplomb.

Las ! las ! le baron, congestionné par la chaleur et la digestion, s'est endormi sur la table, la tête dans ses mains, rouge et suant...

De fous rires éclatent ! Un loustic hurle : “Il est gris, l'candidat !” Ses conférenciers le secouent : il est debout, il bégaye : “Messieurs, Messieurs !...” — “Citoyens,” lui soufflent ses amis. — “Citoyens, j'ai... j'ai un château tout près d'ici...”

Des huées, des sifflets l'interrompent. Les agents du préfet font rage et mènent le concert. Le parti du baron, désespéré, lève le siège, et l'entraîne. On s'empile dans le landau, poursuivi de bravos ironiques.

C'est le sire de Fichtoucamp  
Qui s'en va-t-en guerre...

chantent les voyous qui se tordent en convulsions...

Le baron, tout pâle, tout abattu, traverse, au galop de ses chevaux en déroute, la belle campagne indifférente aux ambitions humaines, et jure, mais un peu tard...

L'équipe des conférenciers a grand-peine à tenir son sérieux. Dans la poche de leur redingote, ces messieurs portent la note de leurs honoraires qui sera quand même acquittée ; le reste leur importe peu. Ils n'iraient certes pas, gens d'expérience et de scepticisme bien renseigné, se fourrer pour leur propre compte dans la galère électorale.

Le baron se demandera toujours pourquoi la circonscription qu'il avait élue ne lui a pas rendu la pareille. Le petit Malincourt est bien député ! Le suffrage universel manque de clairvoyance, et c'est vexant de penser qu'on est baron, président de quelques conseils d'administration, membre de plusieurs cercles, homme du monde accompli, propriétaire de chasses superbes, et qu'on ne peut ajouter à ces titres celui de député, même en y mettant le prix.

—“Enfin, on n'en meurt pas !”

Tel fut le mot de la fin que prononça l'infortuné Baron Frion.

PARISIEN.

## BONNE REPARTIE

Une jeune dame irlandaise voyageait dans un char avec un certain nombre de citoyens américains et elle écoutait attentivement les commentaires que faisaient ces messieurs sur les mœurs et coutumes des Irlandais, chacun disait son mot et la patrie de Pat et de Mick n'était guère ménagée.

A la fin, un des Jonathan, laisse échapper la malencontreuse phrase suivante : — Le peuple irlandais ne mérite aucune considération, que voulez-vous attendre de gens qui couchent et dorment avec les cochons ? —

—Et qui voyagent avec eux, ajoute tranquillement la fille de la verte Erin.

Le silence se fit immédiatement comme si un cyclone avait passé.

## UN MAGICIEN ERRANT



Le tramp. — Madame, je ne suis pas un tramp, je suis un magicien. Non, madame, je n'ai pas besoin de nourriture, mais étant un homme très charitable moi-même et voyant combien vous devez être bonne, je voudrais vous montrer une jolie scène de transformation.

La veuve Penoute. — Très bien.

Le tramp. — Apportez-moi un plat de soupe et je vous le change en homme.